Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 60 (2013)

Heft: 1: Fascicule français. Le conflit urbain

Artikel: Écrire les villes africaines postcoloniales

Autor: Garnier, Xavier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-391101

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Écrire les villes africaines postcoloniales

Le développement anarchique des grandes métropoles africaines depuis la deuxième moitié du XXe siècle est un phénomène majeur qui inquiète et fascine tout à la fois. Que des populations innombrables, échappant à toutes statistiques, soient plongées en condition de survie, au cœur même de villes dérégulées, pourrait apparaître comme un défi à l'idée même de représentation littéraire. Pourtant, des villes comme Lagos, Kinshasa, Dakar ou Johannesburg jouissent d'images littéraires fortes et semblent résister à leur engloutissement dans un tissu urbain indifférencié.

Écrire les villes africaines nécessite de mettre en jeu une dialectique de la forme et de l'informe qui s'est imposée sur le continent dès l'époque coloniale. La matrice impériale, qui préside à l'émergence des villes coloniales, est toujours à l'œuvre dans le devenir de ces grandes métropoles apparemment hors-contrôle. La littérature, propice à une appréhension des mouvements imperceptibles qui travaillent le réel, prend acte de cette formidable mutation de la ville qui se joue sur le continent africain, et en dit les nouveaux régimes de visibilité.

1. Du modèle des villes coloniales...

1.1. Des villes pour l'avenir

Il nous faut partir de la dualité initiale entre les villes impériales et les villes coloniales pour comprendre les mécanismes de genèse des villes postcoloniales. Les grands empires coloniaux se sont bien sûr constitués par voie de conquêtes territoriales, mais ils se sont consolidés par les villes qui leur ont servi d'indispensables relais. La dynamique impériale passe par les villes. Les capitales impériales ont comme interlocuteurs privilégiés les villes coloniales, qui sont les plates-formes avancées de tout projet impérial. Les grandes villes coloniales ont été d'abord conçues comme des avant-postes de la « civilisation », elles sont reliées de façon ombilicale à la capitale impériale dont elles dépendent et dont elles sont un surgeon en terre indigène. L'ivresse des villes qui caractérise la littérature européenne du début du XXe siècle n'est sans doute pas étrangère à cette dynamique de démultiplication d'espaces urbains à travers le

Xavier GARNIER, « Écrire les villes africaines postcoloniales », *Versants* 60:1, fascicule français, 2013, pp. 13-26

monde : Dakar, Abidjan, Brazzaville sont d'enthousiasmants prolongements de la capitale impériale qu'est devenue Paris. Ces villes coloniales incarnent une projection planétaire qui les suspend au futur. Les différentes « Villes » des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud annoncent ces villes coloniales si curieusement territorialisées sur l'avenir : « Du détroit d'indigo aux mers d'ossian, sur le sable rose et orange qu'a lavé le ciel vineux viennent de monter et de se croiser des boulevards de cristal habités incontinent par de jeunes familles pauvres qui s'alimentent chez les fruitiers. Rien de riche. – La ville ! »[1].

Ces jeunes familles pauvres consommatrices de fruits sont une promesse de prospérité, elles sont l'allégorie d'un riche avenir. Londres ou Paris se vivront comme des villes impériales du moment qu'elles auront conscience du prolongement de leurs boulevards dans ces villes ultramarines qui les orientent vers l'avenir. À l'ancrage patrimonial des capitales nationales répond l'appel futuriste des villes impériales et de leurs villes satellites coloniales.

Cette projection fantasmatique sur l'avenir fait de la ville coloniale ce que Marc Augé appelle un non-lieu, à savoir un lieu dénué de toutes les caractéristiques des lieux anthropologiques, qui sont quant à eux historiques, identitaires et relationnels[2]. Il n'est pas surprenant que la ville coloniale ait été perçue comme le laboratoire de la surmodernité. Encore une fois, Rimbaud nous avait annoncé cette surmodernité :

> Je suis un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne parce que tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons aussi bien que dans le plan de la ville. Ici vous ne signaleriez les traces d'aucun monument de superstition. La morale et la langue sont réduites à leur plus simple expression, enfin ! Ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître amènent si pareillement l'éducation, le métier et la vieillesse, que ce cours de vie doit être plusieurs fois moins long que ce qu'une statistique folle trouve pour les peuples du continent[3].

La ville « vue » par Rimbaud n'est ni identitaire avec « sa langue et sa morale réduites à leur plus simple expression », ni relationnelle puisque

---

[1] Arthur Rimbaud, « Métropolitain » [1874], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, pp. 308-309.

[2] Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

[3] Rimbaud, « Ville », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, pp. 300-301.

peuplée de gens « qui n'ont pas besoin de se connaître », ni historique là où « tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons ».

1.2. Des villes de scribes

Cette promesse d'avenir que portent les villes coloniales est corrélative d'un enfermement de l'environnement rural dans une forme spécifique de renvoi au passé que l'on appelle volontiers, en contexte colonial, la tradition. La vocation de tout dispositif impérial est de surplomber une multiplicité de peuples et de cultures. La colonisation, loin de nier les cultures locales, les a généralement cernées, sériées et folklorisées. C'est l'argument central de *L'Orientalisme* d'Edward Said. L'opposition entre la ville et la campagne en contexte colonial obéit à un principe clair : la campagne est l'espace voué à la multiplication des traditions culturelles et la ville le lieu où celles-ci sont enregistrées, supervisées et administrées. La ville coloniale est multiculturelle dans le sens où elle est pensée comme le lieu neutre de gestion de la pluralité culturelle environnante. Il n'y a cependant pas de continuum culturel entre l'arrière-pays rural et la ville administrative coloniale. Cette dernière est installée sur un niveau métaculturel, qui est celui de la ville impériale, située en métropole, avec laquelle elle est en phase.

Edward Said propose de réserver le terme de subalternisme pour évoquer le type de domination qui s'exerce dans un tel cadre impérial, à savoir depuis un centre placé en situation d'extériorité culturelle. Alors les mécanismes nationaux d'imposition d'une hégémonie culturelle sur les classes populaires ne sont plus effectifs ; nous n'avons plus affaire à des classes populaires culturellement dominées, mais à des populations subalternes mises sous contrôle administratif. Dans le partage du territoire hérité de la colonisation, les villes coloniales ne sont pas branchées sur des arrières-pays, mais occupent un espace déterritorialisé qui surplombe les territoires locaux subalternisés, qu'elles se contentent de circonscrire et de nommer.

Nombreux sont les romans africains qui reprennent cette idée d'une ville blanche acculturée, peuplée de fonctionnaires coloniaux et d'administrateurs experts en écritures. La mise en scène du clivage entre l'écrit

et l'oral prolonge cette idée. L'écrit n'est pas perçu dans sa dimension culturelle, mais comme une technique administrative d'enregistrement qui surplombe les cultures orales. Les grandes façades blanches des capitales administratives sont perçues comme des pages blanches vouées à l'écriture. Les travaux de Jack Goody sur les pouvoirs de l'écrit trouvent une application directe pour une compréhension du statut de la ville coloniale dans la littérature africaine au tournant des années soixante. On pourrait multiplier les exemples de romans qui mettent en scène le voyage en ville d'indigènes analphabètes qui, quel que soit leur statut social, se retrouvent pris au piège des écritures. *Le Mandat* de Sembène Ousmane raconte le labyrinthe que devient Dakar pour Ibrahima Dieng dès lors qu'il essaie de toucher un providentiel mandat qui lui vient de Paris :

> Arriva le tour de Dieng.
> Derrière la fenêtre-guichet, apparut un adolescent, les cheveux coupés presque à ras, une paire de lunettes à la Lumumba, ce qui conférait à ce visage juvénile un type d'intellectuel indéfinissable.
> – Qu'est-ce qu'il y a pour toi ?
> – Je veux une carte d'identité.
> – Un extrait de naissance, trois photos et un timbre de cinquante francs.
> – Voilà fils, expliqua Dieng, en avançant sa tête, le sommet de son bonnet s'écrasant contre le haut de la fenêtre, j'ai un mandat à encaisser et si je n'ai pas de carte d'identité...
> À ces paroles il joignit l'avis. L'employé le lui prit des mains. La paire de verres se dirigea vers lui, les yeux très lointains battirent des cils :
> – C'est vrai, mais je n'y peux rien. Va chercher ton extrait, les photos et le timbre, vieux, dit-il en français d'un ton impersonnel.
> – Un papier pour prouver que c'est moi, j'ai mon dernier reçu d'impôt, ma carte d'électeur, voilà.
> – Vieux, pas la peine, répliqua-t-il, en repoussant la main de Dieng. Sans photo, extrait de naissance et timbre je ne peux rien, laisse la place au suivant[4].

Le protagoniste de ce court roman, obligé de faire la queue de guichet en guichet, découvre la ville comme espace de distribution d'un pouvoir administratif qui passe par l'écrit. L'alignement des files d'attente et le

[4] Ousmane Sembène, *Le Mandat*, précédé de *Véhi Ciosane*, Paris, Présence Africaine, 1966, pp. 132-133.

temps perdu devant chaque guichet configurent l'espace-temps urbain de la ville coloniale telle que le colonisé en fait l'expérience.

Le cœur administratif de la ville coloniale est cet espace scriptural qui n'a pas vocation à être décrypté, mais qui est une puissance de décryptage des indigènes. Ce qu'Ibrahima Dieng découvre c'est que la ville ne cherche pas à le voir, mais à le lire. D'où l'insistance sur les lunettes de l'employé. Cette absence de mémoire de la ville coloniale nouvelle qui cherche à s'édifier, dont l'indéfinissable jeunesse de l'employé est l'emblème dans le texte de Sembène, est la condition de cette aptitude à lire les peuples du continent administré. Le colonisé se sent lu dès lors qu'il pénètre dans le cercle de la ville blanche. On trouvera une saisissante traduction de ce sentiment dans *Borom Sarret*, le court métrage de Sembène Ousmane, lorsque le protagoniste circule avec sa charrette entre les immeubles blancs du centre-ville de Dakar qui semblent tourner vers sa silhouette vulnérable les innombrables ouvertures de leurs fenêtres muettes.

1.3. La circulation des marchandises

À cette impassibilité scripturale de la ville administrative, vient s'ajouter une autre dimension, dynamique celle-ci, qui est celle de la ville commerciale. En tant que centre commercial, parfois née d'un comptoir, la ville coloniale hérite d'un mouvement incessant. Elle est faite pour le passage des hommes et des marchandises et ceux qui l'habitent se nourrissent de ces flux. Arthur Rimbaud annonce ainsi ce mouvement : « Le quartier commerçant est un circus d'un seul style, avec galeries à arcades. On ne voit pas de boutiques. Mais la neige de la chaussée est écrasée ; quelques nababs aussi rares que des promeneurs d'un matin de dimanche à Londres, se dirigent vers une diligence de diamants »[5].

La ville coloniale est un « circus ». C'est un espace voué à la circulation des marchandises ; une sorte de fantasme surplombant des flux. Elle est un lieu de transit entre les profondeurs continentales gorgées de ressources et

[5] Rimbaud, « Villes [I] », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, pp. 303-304.

le lointain territoire métropolitain. Cette vocation circulatoire des villes coloniales détermine un élément inattendu : elles ne sont pas des lieux de vie. Les habitants eux-mêmes sont de passage : fonctionnaires, commerçants, agents de circulation, qui se réclament d'un autre lieu d'habitation.

L'agrément exhibé de la ville coloniale est le jeu d'attraction d'une image flottante, qui n'a d'autre assise que les flux commerciaux sous-jacents. Nous avons vu que la ville coloniale était dépourvue d'un arrière-pays qui lui servirait d'ancrage, voilà pourquoi les flux de marchandises qui proviennent de l'intérieur du continent sont difficiles à canaliser : ils semblent déboucher de nulle part, chargés d'une vitesse accumulée dans les profondeurs obscures de la brousse ou de la forêt. En témoigne le deuxième chapitre de *Ville cruelle* d'Eza Boto (alias Mongo Beti) qui présente un Tanga commercial organisé autour du fleuve et de ses pirogues, de la voie ferrée et de ses trains, du réseau routier et de ses camions. La circulation des marchandises est le pouls de la ville coloniale.

> La circulation, abondante à Tanga, lui donnait une allure dramatique très prononcée. Il ne se passait pas de jour qu'un homme ne fût écrasé par une automobile ou qu'on assistât à une collision spectaculaire de camions. Il semblait justement qu'il y eût trop de camions à Tanga. Peut-être était-ce uniquement parce qu'il y en avait du monde entier : chaque usine avait envoyé au moins un échantillon la représenter dans la ville. [...] Ils arrivaient du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, à une vitesse folle. Sans ralentir, ils pénétraient dans la ville, laissant un nuage de poussière triomphal flotter derrière eux, ou éclaboussaient hommes et choses de boue et de latérite rouge : les rues de Tanga n'étaient pas bitumées à l'époque[6].

La circulation n'est pas l'encombrement et la ville est moins faite de rues que de boulevards où la poussière et la boue participent de cette effervescence. L'hyperactivité de la ville coloniale est une promesse de prospérité pour l'Empire et les drames qu'elle peut engendrer ne sauraient tourner au tragique, emportés comme ils le sont par l'élan vers l'avenir.

Si le multiculturalisme est une donnée constitutive de la ville coloniale, qui remonte naturellement jusqu'à la capitale impériale, il reste

[6] Eza Boto, *Ville cruelle* [1954], Paris, Présence Africaine, 1971, p. 20.

sous contrôle de la sphère administrative et marchande dont on peut considérer qu'il est un produit. Au même titre que les matières premières, les productions culturelles issues des territoires colonisés peuvent sans danger trouver place au cœur de ces villes coloniales, et remonter dans les valises des colons au cœur de la ville impériale, sans pour autant faire changer le statut de ces villes. Celles-ci accueillent très volontiers la diversité culturelle qui renforce aux yeux du monde leur image de villes cosmopolites et multiculturelles. Les villes impériales sortent renforcées de cette diversité culturelle qui les constitue comme centres rayonnants et l'on voit comment la littérature urbaine peut se mettre au service de ce nouveau pouvoir mondial : en parlant des grandes métropoles elle parle du monde et en parlant du monde elle parle des grandes métropoles. L'imaginaire d'une littérature mondiale n'est pas étranger à cette nouvelle forme de projection urbaine née de la conquête coloniale.

2. ... à la poétique des villes postcoloniales

Dès les débuts de l'époque coloniale, il apparaît que ce rêve futuriste d'une ville nouvelle totalement tournée sur une promesse de prospérité ne concerne que la partie lumineuse des villes. Les villes coloniales sont duelles. Elles participent d'un imaginaire impérial qui les expose à la lumière, mais elles ont une face obscure, invisible, qui les enserre et annonce leur devenir postcolonial. Les centres-villes génèrent une périphérie informe, réservoir de subalternité.

2.1. La ville indigène comme doublure fantomatique

Aux boulevards de la ville blanche répondent les ruelles tortueuses de la ville indigène. C'est ainsi que le Tanga commercial et administratif est bordé par l'autre Tanga :

> L'autre Tanga, le Tanga sans spécialité, le Tanga auquel les bâtiments administratifs tournaient le dos – par une erreur d'appréciation probablement – le Tanga indigène, le Tanga des cases, occupait le versant nord peu incliné, étendu en éventail. Ce Tanga se subdivisait en d'innombrables petits quartiers qui, tous, portaient un nom évocateur. Une série de bas-fonds en réalité ! Les mêmes cases

> que l'on pouvait voir dans la forêt tout au long des routes, mais ici plus basses, plus chiches, plus ratatinées, étaient bâties en matériaux de la forêt qui se raréfiaient à mesure qu'on approchait de la ville.
> Deux Tanga... deux mondes... deux destins![7]

Cette description annonce le célèbre texte des *Damnés de la terre* où Frantz Fanon oppose la ville du colon à la ville du colonisé à partir des préoccupations hygiénistes qui ont présidé à la création de nombreuses villes coloniales. La ville blanche aérée, ouverte aux brises marines et peu encombrée, ignore la part obscure de la ville coloniale, qui lui répond presque terme à terme : l'entassement remplace l'aéré, le croupissement remplace le mouvement circulatoire, la maladie et la mort remplacent la promesse de santé et de prospérité.

Cette dualité de la ville coloniale peut être analysée à partir de la notion de subalternité reprise de Gramsci par Edward Said dans le contexte postcolonial. La ville indigène, à laquelle tourne le dos la ville blanche, n'est pas une variante exotique du faubourg des villes occidentales et dans laquelle se retrouveraient les classes populaires. Elle est un « autre monde », nous dit Mongo Beti. Son statut se comprend du point de vue des logiques impériales et de leur rapport à la culture. Si les ruraux sont des subalternes culturalisés, pris au piège de ce que l'empire a identifié et folklorisé comme étant leur culture, les habitants de la ville indigène sont des subalternes à l'état brut. Ils ne sont associés à aucun exotisme. Les textes de Frantz Fanon et de Mongo Beti font apparaître dès l'époque coloniale l'existence de villes invisibles qui viennent doubler la ville coloniale. Les populations déterritorialisées qui échouent dans ces périphéries urbaines n'ont plus aucune visibilité exotique, elles sombrent dans une infra-humanité qui révèle leur condition subalterne. Les pratiques de survie qui se déploient dans ces espaces urbains échappent à la vigilance impériale.

Cette ceinture informe autour du centre de la ville coloniale n'est donc pas comparable aux faubourgs de la ville européenne : on n'y trouve pas les couches populaires, mais une sous-humanité radicalement exclue de tout processus culturel hégémonique. Raymond Williams s'inscrit totalement dans ce cadre d'analyse dans le chapitre de *The Country and the*

---

[7] *Ibid.*, p. 20.

City consacré à la croissance incontrôlable des actuelles grandes métropoles postcoloniales :

> Meanwhile, at the other end of the imperialist process, intensely overcrowded cities are developing as a direct result of the imposed economic development and its internal consequences. Beginning as centres of colonial trade and administration, these cities have drawn in, as in our own history, the surplus people and the uprooted labourers of the rural areas. This is a long-term and continuing process, intensified by rapid rises in general population. Familiar problems of the chaotically expanding city recur, across the world, in many of the poorest countries. People who speak of the crisis of cities with London or New York or Los Angeles in mind ought to think also of the deeper crises of Calcutta or Manila or a hundred other cities across Asia and Africa and Latin America. A displaced and formerly rural population is moving and drifting to the centres of a money economy which is directed by interests very far from their own. The last image of the city, in the ex-colonial and neo-colonial world, is the political capital or the trading port surrounded by the shanty-towns, the barriadas, which often grow at incredible speed[8].

Ces villes gigantesques en expansion continue voient leur centres de pouvoir en danger d'être submergés sous la pression de ce que l'écrivain camerounais Patrice Nganang appelle les sous-quartiers où s'élabore la poétique du mapan, ces pistes éphémères qui sinuent entre les cases des sous-quartiers :

> C'est devant cette dictée de la fin de l'histoire que la poétique du mapan devient promesse d'éclat du futur, car elle ne croit pas qu'un chemin, et encore moins une histoire, puisse avoir de fin ; creusant son parcours dans le ventre de la précarité, elle n'a jamais cru au messianisme télos des guides suprêmes ; forcées sous le rythme de vies dans l'instantané, elle n'a jamais imaginé le temps comme durée ; glissant entre les jambes sans surprises d'existences échouées, elle a toujours fait corps avec l'avènement ; inscrite dans l'ombre des maisons, elle fait chemin à des hommes et des femmes sans ombre ; perdue dans l'incertain elle est dans sa longueur même le pays de l'insécurité ; de toute évidence elle est le champ d'action des multitudes qui dans les artères de la ville avancent invisibles[9].

---

[8] Raymond Williams, *The Country and the City*, New York, Oxford University Press, 1973, p. 287.

[9] Patrice Nganang, « La poétique du mapan. Thèses sur l'écriture africaine à l'heure de la globalisation », dans Georice Berthin Madébé, Sylvère Mbondobari et Steeve Robert Renombo (dir.), *Les Chemins de la critique africaine*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 254. Sur le « roman des détritus » comme forme nouvelle de l'écriture urbaine en Afrique, on lira également, du même auteur, le *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, 2007, pp. 259-282.

Le mapan n'est plus une rue, ni même une ruelle, c'est une piste précaire qui force son chemin entre des cases précaires dans un espace qui n'est pas répertorié dans le territoire.

2.2. Une poétique de l'extra-territorialité

Dans ces espaces urbains non cartographiés, parce que non cartographiables tant ils sont mouvants et chaotiques, la ville ne saurait être considérée comme un acquis. Les vers de Baudelaire sur « la forme d'une ville [qui] change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel[10] » ne sauraient avoir de validité dans un espace urbain qui existe sous la forme d'un « monde sans intervalles » où « les hommes [...] sont les uns sur les autres », pour reprendre les mots de Fanon[11]. Dans ces conditions, si l'on veut parler de ville, et non de simples agglomérats humains, il faut comprendre la ville comme un effet d'interactions humaines et non comme une structure d'accueil pour celles-ci.

Dans un stimulant petit ouvrage sur l'anthropologie de la ville, Michel Agier propose de penser la ville du point de vue de la façon dont les gens « font la ville » davantage qu'ils ne l'habitent[12]. Si la ville est un tissu relationnel, alors sa forme ne saurait changer indépendamment du cœur des mortels. L'idée même de forme d'une ville n'est alors pertinente que si l'on envisage celle-ci comme la retombée du bouillonnement informe qui fait la ville. Voilà le renversement que nous permet de pointer une réflexion sur la poétique des villes postcoloniales : le fantasme « surmoderne » d'un contrôle global génère à son interface la prolifération d'espaces non territoriaux qui créent leur propre invisibilité quel que soit le quadrillage policier auquel ils sont soumis. Contrairement aux non-lieux dont parle Marc Augé, qui surplombent les territoires et s'opposent aux lieux anthropologiques, les espaces dont nous parlons maintenant

---

[10] Charles Baudelaire, « Le cygne » [v. 7-8], *Les Fleurs du mal* [1861], Paris, Le Livre de Poche, 1999, p. 138.

[11] Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, « Poche », 2002, p. 42.

[12] Michel Agier, *Esquisse d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2009.

sont eux aussi hors-territoires, mais sont pleinement relationnels, donc anthropologiques.

Les littératures africaines cherchent à capter dans les paroles urbaines – l'écrivain congolais Sony Labou Tansi appelle à écrire des roman-trottoirs – cette dynamique de constitution d'espaces humains non intégrés qui sont autant de pôles de résistance à la normalisation par voie de globalisation multiculturelle. La ville hors-contrôle est donc à la fois un lieu inhumain et le lieu où est en train de se forger une nouvelle humanité, c'est du moins ainsi que de nombreux écrivains tendent à la voir, ou à l'écrire. Les histoires en circulation dans les sous-quartiers sont nécessairement légendaires puisque l'homme du commun n'a pas sa place dans de tels espaces, mais seulement une sous-humanité spectrale. Il ne s'agit pas simplement de réenchanter des lieux qui auraient perdu leur âme, mais de faire sa place à la vie dans des espaces où la mort s'est banalisée. Tierno Monénembo fait l'état des lieux de ce terreau de la légende dans le prologue des *Écailles du ciel* :

> Il faudra bien tôt ou tard restituer la parole au bidonville de Leydi-Bondi. Écouter les battements mats de son cœur d'argile. Mesurer les pulsions folles de son influx secret. Pas pour les besoins de l'archive. À Leydi-Bondi, rien ne mériterait d'être conservé : tout y pourrit avant même d'exister, peut-être d'appréhender devoir y figurer un jour. Et puis, Leydi-Bondi ne saurait tenir dans un tiroir : c'est un monde de cris, de borborygmes, de frétillements, de toux et de crachats, d'urine et de crottin. Un peuple pestiféré y marche sans cesse, boit comme un chantre et ne parvient jamais à calmer ses nerfs qu'on dirait naturellement pimentés[13].

Sony Labou Tansi établit directement le lien entre cette misère et la prolifération des rumeurs, comme réflexe de résistance :

> Le roman-trottoir restera imbattable à tout point de vue. Chez nous les histoires poussent comme des champignons. Elles imitent la luxuriance de la jungle. Elles élargissent une existence maigre qui finit par nous tenir à l'étroit. Toutes nos histoires et tous nos racontars tentent à nous sortir de la géométrie tracée par cette réalité moribonde où nous enferment le dénuement matériel et la dévirginisation de notre conscience. La misère spirituelle est la plus bête de toutes les misères.

[13] Tierno Monénembo, *Les Écailles du ciel*, Paris, Seuil, 1986, p. 13.

> C'est pour lutter contre elle que nous nous évertuons à inventer l'inflation des langages[14].

La rumeur est le mode d'existence verbal de ces proliférantes métropoles postcoloniales qui débordent de partout toute forme d'assignation territoriale. Les rumeurs font les villes davantage qu'elles ne les disent. Pour l'anthropologue Filip de Boeck qui a consacré un remarquable ouvrage à la capitale de la République Démocratique du Congo, une ville invisible naît d'un nouveau positionnement de l'imaginaire qui a tourné ses armes contre les amarres territoriales :

> À Kinshasa, plus que partout ailleurs, il n'y a pas de réalité assez forte pour résister au langage. [...] Dans ses formes les plus extrêmes, ce processus de liquidation se livre à un meurtre, une destruction de la réalité, une néantisation du monde dans sa structure la plus essentielle. Et, à travers cette liquidation, qui transforme Kinshasa en idole, l'imaginaire fabrique sans cesse son propre niveau d'autonomie, avec tous ses excès, sa sorcellerie, sa diabolisation de la vie sociale[15].

C'est ainsi que les villes accèdent à l'invisibilité, qui est un motif très fort de l'écriture des villes en Afrique. *The Famished Road,* le roman du Nigérian Ben Okri, est un portrait de la ville de Lagos vue par Azaro, un enfant-esprit qui voit (et nous fait voir) cette bordure invisible qui tient une ville que l'on pourrait croire en décomposition.

2.3. Une architecture de vie

En dépit de ce paradigme de l'invisibilité des villes, le vocabulaire architectural, a priori si important pour l'écriture de la ville dans la tradition occidentale, n'est pas éliminé ici, il reste au contraire central pour rendre compte de la décomposition et de la grande précarité des habitations humaines. La persistance de l'architecture comme paradigme verbal de l'écriture de la ville permet de comprendre ce qui se joue dans le contexte postcolonial. C'est ainsi que le peuple de Valancia se lance dans

---

[14] Sony Labou Tansi, *Les Yeux du volcan*, Paris, Seuil, 1988, p. 143.

[15] Filip de Boeck et Marie-Françoise Plissart, *Kinshasa. Récits de la ville invisible*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 2005, pp. 59-61.

la construction d'une immense citadelle destinée à protéger la figure charismatique d'Estina Bronzario, menacée de mort par les autorités de la capitale honnie Nsanga-Norda :

> Mais le monstre de pierre montait. On le voyait déjà de Nsanga-Norda. Pendant seize ans, jour et nuit, des foules noires roulèrent les monolithes, chantant et dansant le chahut de l'espoir. Mois après mois, années après années, l'édifice montait à l'assaut du ciel bleu à qui les pierres montraient leurs formes farouches, et le rêve inépuisable des hommes. [...] Impostes, archivoltes, arcades, colonnes, volutes, bas-reliefs, triforiums, tourelles, rinceaux, queues d'aronde, pylônes, portiques, péristyles, monoptères, lanternes, donjons dansaient aux lueurs du sud à l'heure où les tropiques sentent la dure odeur des tombeaux. C'était si beau que personne ne savait plus comment arrêter l'édifice[16].

Sur fond d'Apocalypse, Sony Labou Tansi écrit l'élévation d'une Jérusalem céleste, symbole de la victoire de la vie sur les forces de mort. L'architectural dit la nécessité vitale d'une émergence de formes dans un univers menacé par la montée de l'informe. Les colosses et autres personnages remarquables qui agissent sous les yeux de la foule et que la rumeur transforme en légendes, sont des figures architecturales, voire monumentales. L'architecture devient événementielle. Arthur Rimbaud, que nous avons jusqu'ici sollicité pour dire les villes coloniales, entre en résonance avec les écrivains de la postcolonie :

> Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve ! Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. La chasse des carillons crie dans les gorges. Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plateformes au milieu des gouffres les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges l'ardeur du ciel pavoise les mâts[17].

À travers ces colosses et ces corporations de chanteurs géants, on peut reconnaître par anticipation les « sapeurs » qui déambulent dans les villes

---

[16] Sony Labou Tansi, *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez*, Paris, Seuil, 1985, pp. 151-152.
[17] Rimbaud, « Villes [II] », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, pp. 301-302.

décomposées pour les reconstruire par leur corps vivant et l'événement de leur silhouette vestimentaire. Ils sont les monuments vivants de villes qui, envers et contre tout, ont choisi de vivre à travers des formes intenses.

Ainsi la littérature ne cesse de reconstruire des villes qui semblent engagées dans un processus de dissolution, villes invisibles mais peut-être plus réelles que l'étalement anonyme de bidonvilles dont pourrait se contenter une littérature voyeuriste, nouvel avatar de la littérature exotique. Les villes africaines se dressent, dans et par la littérature, comme d'invisibles citadelles légendaires, bruissantes de la parole d'une humanité qui n'a pas renoncé à l'espoir.

XAVIER GARNIER
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
xavier.garnier@wanadoo.fr